

Opéra-Concert : même combat ?

Peu prolix sur le plan culturel, la déclaration gouvernementale évoque un rapprochement entre les deux orchestres du fédéral à Bruxelles : l'ONB et celui de l'opéra. Réaliste ?

Derrière la timidité du propos se cache toutefois un serpent du Loch Ness de la vie musicale bruxelloise. Pourquoi notre capitale, à l'instar de ce qui se passe à Berlin, Leipzig, Dresde ou Vienne, ne pourrait-elle pas baser sa vie musicale sur une (très) large institution musicale qui cumule les prestations à l'opéra et au concert ? La solution du problème demandera du temps : il y a, derrière ce projet, une histoire d'antagonismes, de jalousies ou simplement de saine concurrence qui ne se résout pas en un coup de baguette magique, fût-ce celle d'un chef d'orchestre. Il n'empêche que le projet est dans la tête de tous ceux qui tentent d'examiner rationnellement l'évolution de notre vie musicale. Alors donnons-lui un instant le temps de la réflexion.

1. Une offre symphonique bruxelloise excédentaire. Il y a beaucoup trop de concerts symphoniques à Bruxelles par rapport à l'ampleur du public potentiel. Il y a cinquante ans, l'ONB d'André Cluytens donnait chaque concert deux fois pour un environnement d'un million d'habitants et dans une saison bruxelloise où la concurrence symphonique s'élevait à un maximum de dix concerts par an.

Aujourd'hui, la seule saison de Bozar Musique affiche une offre de 72 concerts d'orchestre sur une période de neuf mois dans sa saison 2014/15 à l'attention d'un hinterland potentiel de 2 millions d'habitants. Alors que les grands orchestres américains, qui sont gérés sans subsides, en fonction de leurs

propres ressources, proposent plus de cent concerts (hors saison d'été) pour un hinterland de quelque dix millions d'habitants. Il est évident que l'offre bruxelloise est excédentaire ; par comparaison, en province, celle-ci est parfois réduite à la portion congrue, particulièrement si on la compare à celle de l'orchestre de Lille qui peut monter jusqu'à 30 concerts par an en déplacement dans sa région. Il y a donc place pour des économies d'échelle et un redéploiement.

2. Des problèmes de coût. La préparation d'un concert sym-

phonique exige en moyenne 4 services de répétition (générale incluse), soit un coût de 5 services pour un concert donné une fois qui passe rapidement à 2,5 et 2 services s'il est donné deux ou trois fois. C'est dire combien la gestion d'un orchestre réside davantage dans la diffusion de ses productions que dans leur planification unique. La logique serait donc de diminuer le nombre des programmes, de mieux les préparer et de les diffuser davantage, particulièrement dans les parties du pays où le concert est rare ou absent. De plus la gestion d'un orchestre exige le support d'un staff important disponible à l'ONB et qui pourrait être utilisé par l'orchestre de la Monnaie. Sur le plan musical, les économies d'échelle seront plus lentes à se matérialiser. Mais l'objectif à court terme est ici sans doute davantage d'élargir l'offre musicale (éducation, concerts pour les familles) que de réaliser des économies d'effectifs, celles-ci apparaissant plus tard au fil de

l'expérience.

3. Vers une solution musicale optimale. Soyons clairs : une ré-

forme technocratique est vouée à l'échec. Seul un projet musical, accepté par les parties, a une chance de réussir, mais tous les observateurs de la vie musicale s'accordent à reconnaître que le mélange idéal pour un orchestre est de bénéficier en même temps de la flexibilité exigée par le travail au théâtre et la visibilité du concert. Rapprocher les deux,

c'est donc renforcer les atouts des musiciens et diversifier leurs capacités de prestation. L'existence d'un grand orchestre permet ainsi de jouer à l'opéra dans un orchestre Mozart et de présenter simultanément de grands projets symphoniques en dehors de renforts souvent coûteux. Cette dualité permet aussi de développer des pratiques nouvelles : interprétations à l'ancienne, répertoire actuel.

On le voit : une petite phrase peut soulever bien des débats, mais ils sont au cœur de notre vie musicale, et pas seulement à Bruxelles (la nomination d'un successeur à Jean-Pierre Rousseau à l'OPRL devra prendre en compte d'éventuels effets de synergie avec l'Opéra de Liège). La

culture ne fera pas l'impasse sur l'efficacité. Elle résoudra le défi si elle met la qualité au centre du débat ; il n'est pas trop tard, mais il est temps. D'autres pays (Italie, Pays-Bas) ont pratiqué des coupes sombres beaucoup plus brutales. Plus que jamais, il est temps de mettre l'imagination au pouvoir. ■

SERGE MARTIN